

1012



ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΠΑΛΑΤΕΣ

*Μουσίου Ν. Σαρίπου, ἀδελφὸς
Τελεγραφεὶς ὁ ἀμικτινὸς*

Λαυρεντίου

PRO GRACIA

PAR

N. J. SARIPOLOS.

DEUXIÈME PARTIE.

Μέγθων

οὐκ ἄλλος ὑπερθεῖν

ἢ γὰρ πατρίδας στέρισθαι.

Il n'y a pas de plus grande douleur
que de se voir priver de sa patrie.

(Euripide, Médée.)



ATHÈNES

IMPRIMERIE DE JEAN ANGÉLOPOULOS.

1853.



ΜΟΝΗΚΗ
ΔΑΛΤΑΤΣ

THE CHURCH

OF THE

UNITED STATES

OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA



THE

UNIVERSITY OF THE

1853

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA

PRO GRÆCIA

PAR

N. J. SARIPOLOS.

DEUXIÈME PARTIE.

Μέχθων
οὐκ ἄλλος ὕπερθεν
ἢ γὰς πατρίδας στέρεσθαι.
Il n'y a pas de plus grande douleur
que de se voir priver de sa patrie.
(Euripide, Médée.)



ATHÈNES
IMPRIMERIE DE JEAN ANGÉLOPOULOS.

1853.





PRO GRÆCIA.

DEUXIÈME PARTIE.

Μόχθων

οὐκ ἄλλος ὑπερθεῖν

ἢ γὰρ πατρίδος στέρεσθαι.

Il n'y a pas de plus grande douleur
que de se voir privé de patrie.

(Euripide, Médée.)

SI l'illustre Montesquieu lorsqu'il mena son ouvrage immortel, *de la grandeur et de la décadence des Romains*, à la conquête de Constantinople par les Turcs, déposa la plume après avoir tracé ces mots qui respirent une mélancolie sublime « *je n'ai pas le courage de parler des misères qui suivirent* », il l'aurait certes reprise s'il eut vécu jusqu'à nos jours, pour chanter la gloire de l'Hellénisme renaissant.

En effet la conquête de Mahomet II détruisit le peu de Latinisme qui restait encore dans le gouvernement du Bas-Empire. Mais si le Latinisme expira à tout jamais, de sa mort devait renaître l'Hellénisme, comme la belle chrysalide sort étincelante de beauté de la coque qui reçut mourante la chenille informe.

Pendant plus de trois siècles s'opérait en silence dans les cachots et les chaînes du despotisme, aussi bien que sur les montagnes poétiques de l'Olympe et du Pinde, le long travail de la régénération des Hellènes. Ce travail fut leur oeuvre, personne ne les aidant, car l'Europe assurée qu'elle fut que l'irruption des Turcs ne



passerait pas l'Adriatique, se lia avec eux par des conventions, auxquelles elle ne donna d'abord que le nom modeste de *trêves* et *armistices*, mais qu'elle honora par la suite du nom de *traités* fermes et stables, lorsqu'elle cessa de regarder l'autre partie contractante comme un peuple nomade et envahisseur, et qu'elle s'habitua à voir en lui une nation prenant la place d'une autre nation, de la nation Grecque, qui n'existait plus aux yeux de l'Occident qu'à l'état de mythe, ou tout au plus d'une race abâtardie et digne de son sort, d'une masse d'*esclaves par nature*, enfin, pour nous servir de cette définition si tristement éloquente du grand Aristote-

Telle était l'erreur de l'Europe avant la révolution Hellénique de 1821. Mais après cette époque en revint-elle au moins? nullement. Le Sultan avait détruit les janissaires, et donna à ses sujets des pantalons et des redingotes à l'Européenne, et les força de changer leur pesant turban aux vingt tours contre une calotte basse et légère, le vin n'était plus proscrit, et les sectateurs de Mahomet prenaient part aux banquets des Européens. En fallait-il davantage pour que l'Europe, prenant toujours les apparences pour de la réalité, juge encore du monde Oriental aussi légèrement qu'elle en avait jugé par le passé? Tâchons de l'éclairer; tâchons de la tirer de son erreur.

Mais l'Europe aime le positif, elle porte de nos jours son coeur dans sa poche ou dans son portefeuille, elle étudie les Adam Smith et les Say plutôt qu'elle ne lit les Byrons et les Chateaubriands. Il faut donc nous conformer à ses goûts, et lui prouver par des chiffres que son intérêt pécuniaire s'oppose à ce qu'elle se déclare en faveur des Turcs, et qu'au contraire elle trouverait son compte en s'alliant au plutôt aux Grecs.

Pour plus d'ordre et de méthode nous diviserons ce

travail en deux chapitres, dont chacun sera subdivisé en neuf paragraphes correspondants, dans lesquels nous examinerons d'abord les Grecs, et ensuite les Turcs. La conclusion en résultera d'elle même, car d'un côté il sera pleinement démontré, nous en avons la ferme conviction, que les Grecs firent des progrès étonnants, et que les Turcs loin de faire un seul pas en avant, non seulement ne restèrent pas au moins stationnaires, mais qu'au contraire ils retrogradèrent prodigieusement, de sorte qu'il ne reste plus de cet ancien colosse que l'ombre, qu'un seul souffle suffit pour la faire évanouir.

CHAPITRE PREMIER.

GRÈCE.

I. POPULATION ET RACES.

Nous en avons déjà parlé dans la première partie de notre mémoire. Nous donnerons dans ce travail quelques développements.

Il est vraiment curieux que, malgré la condition abjecte dans laquelle la conquête réduisit les peuples orthodoxes, et malgré l'état presque général de parfaite ignorance dans lequel ils croupissaient, ces peuples ne purent jamais s'habituer à regarder le joug que la force brutale leur imposa, comme un état normal, ni la tyrannie des Turcs comme un pouvoir légalement constitué.

Le commun croit en Europe que les Grecs ne donnèrent signe de vie qu'en 1821. Rien de plus faux. Les Grecs ne cessèrent jamais de tourmenter leurs oppresseurs par des soulèvements partiels. C'était tantôt l'Albanie, tantôt l'Olympe, une autre fois les Mainotes, après eux le Peloponèse deux fois, puis les

armatolis de l'Oeta, ou les clephtes du Pélion, ou les braves de Souli et de Parga, etc. etc. qui troublaient la débauche et le sommeil des conquérants. Insurrections partielles, il est vrai, comprimées par la force ou la trahison aussitôt qu'elles éclataient, mais assez significatives pour prouver aux plus incrédules que le coeur des Hellènes ne cessa jamais de battre pour la liberté, et que si leurs corps se plièrent parfois, leurs ames cependant se retrempaient dans l'adversité, et devenaient de jour en jour plus fières et plus indomptables, aigries qu'elles étaient par l'insuccès de leurs entreprises.

Est-ce que si l'Hellénisme était définitivement mort, ainsi pu'on le croyait en Europe, souleverait-il sa lourde pierre sépulcrale pour apparaître de temps à autre comme un fantôme et effrayer ses ensevelisseurs, fantôme qui grandissant continuellement, et qui prenant de défaite en défaite plus de consistance, devait un jour secouer son suaire et paraître rené de ses cendres comme le phénix. qu'il avait pris pour symbole de sa régénération?

Étudions un peu ce phénomène unique dans l'histoire.

La Grèce avait cessé de faire un État, ou plutôt des États à part et autonomes, dès que Mummius détruisit Corinthe, que Sylla se rendit maître d'Athènes, et que Titus-Coïntus Flaminius en dispersant la ligue Achéenne insulta à la liberté des Hellènes, en faisant publier par des hérauts aux jeux nationaux et sacrés d'Olympie, *qu'il était permis aux Grecs d'être libres.*

La liberté dès ce moment quitta la Grèce et le monde; mais la Grèce s'en vengea, en faisant perdre à Rome sa propre liberté dans les plaines du Pharsale Grec, et devant le promontoire Grec d'Actium. Elle se vengea encore plus généreusement de sa dominatrice, en soumettant Rome à sa civilisation, et en régénérant son

Empire caduc par l'abrosbtion qu'elle fit du Latinisme peu d'années après que celui-ci établit sa domination sur les rivages du Bosphore.

Qu'on compare ensuite la durée de l'Empire d'Orient à celle de l'Empire d'Occident. Le premier survécut plus de dix siècles à l'autre. Et cela non pas parcequ'il n'eut pas à lutter contre les barbares du Nord et du Midi, car Constantinople eut à soutenir des combats contre ces barbares plus que Rome, mais parcequ'elle sût vaincre les Goths, et les Vandales, et les Huns, et les Arabes, ce que Rome ne put pas faire. Le génie Grec avait régénéré dans Byzance les forces des Césars.

Qu'on compare encore la fin de l'Empire d'Occident avec celle de l'Empire de Byzance. Romulus Augustule qui par une curieuse coïncidence portait à la fois le nom du fondateur de Rome et celui du premier des Empereurs, vendit basement à Odoacre sa couronne impériale pour un revenu de six mille livres d'or durant le reste de sa vie, tandisque Constantin Paléologue, qui aussi portait le nom du fondateur de l'Empire de Byzance, sommé par Sultan Mahomet II à se rendre, et pressé par le gendre du conquérant Esfendiar-Oglou qui lui fut envoyé en ambassadeur, à ne pas prolonger une lutte inégale et désespérée, et cela au moment où l'artillerie Othomane avait abattu quatre tours et ouvert une large brèche à la porte Saint-Romain, répondit noblement «qu'il défendrait jusqu'à son dernier » souffle l'Empire dont Dieu lui avait confié la » garde (a) »

Il est encore un autre rapprochement curieux à faire

(a) V. J. M. Jouannin, Turquie p. 74. — Dans tout ce qui concerne les Turcs nous prendrons en témoin le plus souvent Mr Jouannin, et parcequ'il connaît les Turcs et leur histoire mieux que tout autre Européen, et parceque ses sympathies sont toutes pour les Turcs. Il est même très-hostile aux Grecs.

à propos de Constantin Paléologue. Lorsque son frère Jean III régnait, Constantin avait le gouvernement du Péloponèse; appelé ensuite par la mort de son frère à la succession du trône impérial, il reçut la nouvelle dans son gouvernement et s'y fit couronner Empereur. C'est donc le Péloponèse qui vit sacrer le dernier empereur de Byzance et qui reçut quatre siècles plus tard à Nauplie le premier roi des Hellènes régénérés.

Ainsi donc adoptons ces belles paroles de Bossuet, et répétons d'après lui que « comme les Empires entraient dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avait choisi, la fortune de ces empires se trouve annoncée par les mêmes oracles du Saint-Esprit qui prédisent la succession du PEUPLE fidèle » (a).

Et ajoutons: *bien aveugle est celui qui n'y sait pas lire la volonté de Dieu!*

Dieu voulut [encore que cette Grèce, si unie par une origine commune, par une langue commune, par une gloire commune, par une histoire commune, par des us et des coutumes communes, quoique politiquement morcelée en mille petits États, tant qu'elle était libre, asservie elle soit soumise à un chef commun, Alexandre le Grand; puis réunie sous un sceptre commun celui des Césars de Rome, et ensuite des Empereurs de Byzance; puis enlevée par fractions à leur faiblesse et partagée entre de petits tyrans que l'Occident lui envoyait; puis enfin successivement jetée dans le gouffre de la tyrannie Turque, pour y être purifiée dans cet immense creuset de malheurs, afin qu'au jour prédestiné par Dieu pour sa régénération toute trace de séparation disparaisse, et qu'elle se présente plus belle dans sa nouvelle jeunesse, plus forte dans son unité, plus grande par ses actions, qui devaient étonner le monde, et appeler sur elle toutes les sympathies des peuples de l'univers.

(a) V. Bossuet, discours sur l'hist. univ. III part. chap. 1.

Mais, dira-t-on, les nations qui habitent aujourd'hui la Grèce ne sont pas de la même race.

A cela nous répondons. Est-ce que la Grèce ancienne n'a été peuplée que d'une seule race? Est-ce qu'il y avait de parenté entre les Pélasges autochtones et les colonies d'Inachus et de Cécrops venues de l'Egypte, ou celle de Cadmus venue des rivages de la Phénicie, ou de Pélops venue de l'Asie mineure, ou d'Orphée et de Linus venue de la Thrace? Non! mais tous ces peuples accourus de contrées si diverses, et réunis sur cette terre qui devait se les assimiler, détruire toute différence antérieurement existante entre eux, et les unir dans une entreprise commune, la guerre de Troie, pour leur donner après un chantre national, un Homère enfin, pour chanter leur gloire une et grande, et les rendre par là tous des gardiens solidaires de cette gloire, pour faire ensuite sortir de cette solidarité Hellénique les faits et gestes de Marathon, de Salamine, de Platée, d'Eurymédon, de Cypre etc. qui inspirèrent les belles Muses d'Hérodote, tous ces peuples disons-nous, que sont-ce? Sont-ce une nation unitaire, ou bien au contraire des fragments des nations Egyptienne, Phénicienne, Asiatique ou Hyperboréenne?

Nous nous abstenons de chercher d'autres exemples dans la France, l'Angleterre, l'Allemagne, etc. Qui pourrait nous séparer les descendants des Bourguignons et des Gaulois de ceux des Francs? Qui est celui qui saurait faire le triage des Danois, et des Angles, et des Saxons? Qui est celui qui saurait me dire quels sont les fils des Bructères, ou des Angrivariens, ou des Chérusques, ou des Teutons?

Mais, nous dira-t-on, le temps a fait son travail sur l'Europe.

Et pourquoi ne laissera-t-on pas au temps le temps

de faire aussi son ouvrage sur la Grèce ? répondons-nous.

Car il l'avait commencé cette fusion qui s'est déjà opérée dans l'occident de l'Europe. La religion des *rajas* était la même, et la renaissance des lettres en Grèce apprenait à toutes ces races à n'aimer qu'une seule gloire, et à sentir palpiter leurs coeurs aux mêmes souvenirs de la race Hellénique. A Bucharest comme à Cypre, à Jassy comme à Dimitzane, à Trébisonde comme à Cydonies, à Janina comme à Smyrne, à Constantinople comme à Athènes, dans toute la Grèce enfin et dans toutes ses écoles, on n'enseignait que les mêmes auteurs, Thucydide et Hérodote, Xénophon et Platon, Homère et Pindare, Aeschyle et Sophocle. Le nouveau Tyrtée de la Grèce, notre immortel Rhigas, dans ses *θούριοι* ou chants de guerre appelait aux armes tous les Grecs depuis le Pruth jusqu'au Ténare.

Mais le temps a manqué, et l'impatience des Hellènes à secouer le joug, fit que Coray regrettait avec raison que la révolution de 1821 eût éclaté quarante ans plutôt qu'il ne l'aurait souhaité.

En effet, qu'on veuille bien faire attention à ce qui se passe dans la Grèce libre. Est-ce que les différences des races n'existaient pas ici comme dans la Grèce esclave et même ici plus que là ? Est-ce que les peuplades d'Albanais, de Valaques, de Liapi, n'étaient pas ici en plus grand nombre que dans l'Epire et la Macédoine ? Eh bien ! qu'on ose de nos jours disputer à un Hydriote ou à un Spezziote son titre d'Hellène. Qu'on se hasarde de dire à un Athénien ou à un Argien qu'il est Albanais. Ils prennent le nom de leur race qu'on voudrait encore leur donner comme une insulte, et ils ont bien raison, de même qu'un Athénien du temps de Thémistocle ou de Périclés se serait fâché sérieusement si on lui disait qu'il n'était qu'un Egyptien.

Mais après la constitution de l'Etat Hellénique, la Russie s'en aperçut qu'elle venait d'être prise au dépourvu, et que tandis qu'elle croyait s'être gagné les Grecs et les avoir entraînés dans le cercle toujours s'élargissant du Panslavisme, elle risquait de voir les Bulgares, les Serviens, les Valaques emportés dans la rotation de l'Hellénisme. Elle redoubla d'efforts, elle multiplia les apôtres du Slavisme dans ces pays, elle tendit même ses filets plus loin, et jusque dans la Macédoine et l'Epire. Elle fonda des écoles de langue Slave là où il n'y eut jusqu'alors que des écoles Grecques, dont de nos jours elle combat et persécute les débris de toutes ses forces. Elle sut profiter avec beaucoup d'adresse des fautes commises par les Phanariotes avant 1821 et lorsqu'ils avaient le commendement des deux principautés de Valachie et de Moldavie, pour exciter la haine des Vlachos-Moldaves contre les Grecs, en présentant aux yeux de ces peuples aussi ignorants que malheureux, tous les Hellènes comme solidairement responsables avec les Phanariotes du mal que quelques uns d'entre eux auraient fait à leurs administrés. Elle gagna à sa cause les Falmerayer, les Cyprien Robert et d'autres encore, afin qu'ils repandent en Europe l'idée de la toute puissance du Slavisme, et de l'exiguité de la race Grecque. Elle faussa la géographie et la statistique ethnographique en multipliant d'un côté jusqu'au fabuleux le nombre des Slaves dans l'Empire Turc, et d'un autre côté en diminuant jusqu'à l'incroyable le chiffre auquel monte la race Hellénique. Et l'Europe occidentale, pour qui l'Orient c'est la Chine, croyait tout cela, et répétait en faisant *chorus*, que la race Grecque n'existe que dans l'imagination des Philhellènes qui, en lisant Homère ou Aeschyle, croient retrouver le peuple qu'ils ont chanté dans les habitants de la terre où ces grands génies avaient reçu le jour.

Nous avons voulu nous en informer et voilà ce que nous avons tiré de nos recherches.

Province	habitants	Grecs	Valaques et Slaves (a)	Turcs	Juifs
Thessalie	400,000	340,000	20,000	39,000	1000
Macédoine	760,000	500,000	120,000	100,000	40,000
Epire	450,000	250,000	130,000	68,000	2000
Albanie	400,000	160,000	...	240,000(b)	...
Bosnie	900,000	50,000	450,000	300,000	...
Bulgarie	1,250,000	250,000	800,000	100,000	100,000
Servie	800,000	80,000	600,000	100,000	20,000
Thrace	2,200,000	560,000	370,000	1,200,000	70,000
Iles	600,000	600,000	...	50,000	2,000
Asie mineure	1,880,000	1,200,000	...	650,000(c)	30,000
Rme de Grèce	1,050,000	1,046,000	... (d)	1,000	3,000
Iles Joniennes	2,0,000	240,000
Valachie	1,300,000	100,000	1,200,000
Moldavie	800,000	30,000	770,000
Dispersés(e)	1,000,000	1,000,000
		6,406,000	4,460,000	2,848,000	178,000

Et cependant nous sommes audessous du vrai en donnant ces chiffres; car même en Europe MM^{rs} John Lemoine, Percy de Saint-John, et les rédacteurs du Journal *l'Eastern Star* qui se publie à Londres, portent tous le nombre des Hellènes de 7 à 8 millions. Mais

(a) Nous comprenons dans cette catégorie toutes les races d'une autre origine que la Grecque mais professant la religion Orthodoxe.

(b) Les Turcs Albanais ne sont que des chrétiens qu'on a forcés à embrasser l'islamisme après la mort du héros de l'Albanie Georges Castriote ou Scanderbey, dont il sera parlé plus loin. On admet généralement de nos jours que les Albanais sont les descendants des anciens Pélasges; leur langue corrobore cette opinion.

(c) Nous ne comprenons ici que les rivages de l'Asie mineure et du pont Euxin et une petite partie de l'intérieur, car au delà du Taurus il n'y a que des mahométans.

(d) Comme la fusion des races se fait dans la Grèce libre avec une rapidité prodigieuse, nous nous sommes crus autorisés à les comprendre toutes dans l'Hellénisme.

(e) Sous ce nom nous comprenons toutes les colonies et comptoirs des Grecs en Sicile, Hongrie, Autriche, Russie, Angleterre, France Egypte, Syrie etc. etc.

nous n'avons assigné à la race Grecque que ce que lui accordent les géographes. Et pour en donner une preuve de leur erreur, il nous suffira de dire qu'ils ne donnent à toute la Grèce libre qu'une population de 700,000 âmes tandis que les recensements officiels exécutés par ordre du gouvernement Hellénique constatent un chiffre de moitié plus élevé, savoir 1,050,000 âmes.

Et puis qui ignore de nos jours que la liberté et une bonne administration rendent les races plus fécondes ? On n'a qu'à porter les yeux sur les Etats-Unis de l'Amérique, sur la France, l'Angleterre, la Belgique, etc. tandis que la Turquie et quelques États de l'Italie, ainsi que l'Espagne, voient leurs populations diminuer à cause du déplorable régime qui pèse sur ces pays.

N'en doutons pas, la fusion des races qui habitent la péninsule Hellénique et les rivages de l'Asie mineure, ne tardera pas à se parfaire, dès que ces pays auront reçu l'unité politique. La conformité de religion, l'amour d'une patrie qui leur sera commune, aussi bien que la communauté de l'enseignement public, effaceront bientôt tout vestige d'une origine non Hellénique. Tandis que si on laisse se prolonger l'état actuel des choses, la Russie allant toujours son train, la différence deviendra de jour en jour plus grande, et le machiavelisme Russe, *divide et impera*, en semant les rivalités entre les races, les rendra plus faibles, et par conséquent les livrera plus facilement à la Russie, qui les absorbera l'une après l'autre, comme elle est déjà en voie d'absorber la Pologne. Et remarquons toutefois que la Pologne professait une religion hostile à la religion des Russes, au lieu que les provinces dont nous nous occupons suivent la même religion que le basilic qui les fascine de mille manières et de tous les côtés.

En veut-on encore d'autres preuves ? Qu'est-ce aujourd'hui la Crimée, la Bessarabie, la Georgie, l'Iméri-

tie, et les provinces Persiques agglomérées à ce colosse par des conquêtes successives ? Elles se *Slavisent* de plus en plus, et le prosélytisme Russe en convertissant leurs peuples à l'orthodoxie, efface jusqu'aux dernières traces qui pourraient exister entre la race conquérante et les races conquises.

Oh ! plutôt qui de voir arriver ce jour néfaste il est mille fois plus préférable pour l'Hellénisme la prolongation de la domination Turque !

Mais nous nous apercevons que ce vœu même, s'il pouvait se réaliser, ne nous sauverait pas. Car c'est aussi le vœu de la Russie. Rappelons-nous le secret de sa politique qu'une main amie de l'humanité vient de livrer à la publicité. Rappelons-nous le passage si significatif de cette lettre devenue si fameuse qu'écrivait le comte de Nesselrode au grand-duc Constantin « Il est avantageux, y est-il dit, pour la Russie, que la Turquie subsiste, mais qu'elle subsiste faible, pour que la Russie puisse exclusivement exercer sur elle son influence. » Et comment elle l'exerce sur les peuples tributaires du trône des Sultans, nous l'avons déjà vu.

Nous avons dit dans notre précédent mémoire que quand même cela arriverait l'élément Hellénique prévaudrait à la fin. Oui, nous persistons encore à le croire ; mais est-ce que cet espoir nous suffit ? est-ce que l'Hellénisme doit toujours mourir pour faire vivre d'autres nations sous ses propres formes ? Est-ce que notre génération actuelle dans l'attente d'un avenir si grand et si glorieux doit se résigner à vivre malheureuse et à léguer à trois autres générations successives, issues de ses flancs, l'esclavage Russe, dans l'espoir que les esclaves civiliseront les maîtres et s'identifieront avec eux ? Qu'auraient dit les malheureux Gaulois lors de la conquête des Francs si on leur posait l'alternative ou de vivre libres, ou d'être conquis par ces barbares, à la

condition (qui s'est bien réalisée) de les gagner à leur civilisation? y-a-t-il le moindre doute qu'ils auraient préféré leur liberté propre et actuelle à la gloire, qu'ils n'ambitionnaient certes pas, de se faire les instituteurs des compagnons de Clovis?

Le salut de l'Hellénisme c'est la liberté de l'Europe; la victoire de la Russie, c'est la mort des institutions libérales de l'Occident.

Hommes politiques de l'Europe, voyez la Pologne, voyez la Hongrie, et prononcez-vous!

II. RELIGION ET CLERGÉ.

Ὑπὲρ πίστεως pour la RELIGION, fut le premier cri qui sortit de la poitrine des Grecs; le sanctuaire l'entendit, et les sevitours du Dieu de la vérité et de la liberté répondirent par l'autre cri, καὶ ὑπὲρ πατρίδος et pour la PATRIE.

Dans ces deux mots se résume toute l'histoire de la Grèce. La religion c'était la patrie esclave, la patrie c'est la religion libre.

La patrie c'est la religion libre. Car qu'est-ce que la terre où l'on ouvrit pour la première fois les yeux à la lumière du jour, où l'on trouva un berceau sur le gazon, une mère tendre qui a nourri son enfant de son lait et appaisa ses pleurs en chantant les airs du pays, où l'on trouva une épouse à qui vierge on a dit, je vous préfère entre toutes les femmes pour en faire ma compagne, la terre d'où l'on tira la nourriture pour soi pour sa femme, pour ses enfants, où reposent les ossements des ancêtres, où toutes ces scènes enfin sont sanctifiées par la religion? Qu'est-ce que la patrie sinon la religion libre?

Mais les esclaves n'ont d'autre patrie que leur Eglise tant qu'ils restent esclaves.

Cette idée que nous avons émise et amplifiée dans notre précédent mémoire eut le bonheur d'exprimer une grande vérité.

L'Eglise Orthodoxe n'attenta jamais à se mettre au-dessus de l'État. Elle ne voulut jamais non plus former un Etat dans l'Etat. Tant que la couronne était portée par des chrétiens, les Patriarches ne méconnurent pas une seule fois la suprématie de leurs souverains; mais lors que leur dernier Empereur reçut une mort si glorieuse sur le champ de bataille, le Patriarche Oecuménique se fit le chef de la nation, il se rendit garant des fidèles, sa garantie fut acceptée par le conquérant, et le chef de l'Eglise devint en même temps le chef de la nation, l'Ethnarque (Ἐθνάρχης).

Mais lorsque la nation se souleva, lorsque les Grecs récupérèrent en s'armant contre la tyrannie les droits imprescriptibles qu'ils avaient à la liberté, alors le royaume du chef spirituel finit, et sa mort devait annoncer cette fin, de même que la mort du brave Constantin Paléologue annonça la dernière heure de l'Empire Grec. Celui-ci mourut en soldat et les armes à la main, le patriarche mourut en saint, il fut élevé sur la potence ignoble et la sanctifia, comme son Seigneur et Dieu sanctifia la croix. Et ainsi que la trahison se saisit du Sauveur après la Cène, le crime se saisit du Patriarche après la célébration de la messe de Pâques.

Heureuse concordance!

L'élévation du Patriarche Gennadios à la dignité d'Ethnarque par Mahomet II c'était la trêve entre les Grecs et les Turcs; la mort du Patriarche Grégoire c'était la rupture de cette trêve et la dénonciation de l'armistice. C'était en d'autres mots la déclaration d'une guerre à outrance entre le christianisme et l'islamisme, entre les Grecs et les Turcs; guerre éternelle, et qui du-

ra tant que les Turcs ne se dessaisiront pas de l'héritage des Hellènes.

Voyons comment le clergé s'acquitta de ses devoirs envers la nation, car cela nous expliquera et l'attachement si vif des Orthodoxes pour leur sainte Eglise, et la part qu'eut le clergé à la régénération de la Grèce.

Qu'on lise le livre du prophète Jérémie pendant la captivité de Babylone, et l'on trouvera dans ces pages qui respirent le plus sublime patriotisme, toute l'histoire du clergé Grec pendant les quatre longs siècles que dura la captivité de cette noble nation si aimée de Dieu.

Pleurer sur les malheurs du peuple de Dieu; le consoler en lui promettant au nom du Seigneur le jour de la délivrance; le maintenir dans le sentier si dur de la foi; le tenir séparé des impies; empêcher qu'il ne se confonde avec les tribus damnées; et enfin lui dire et redire sans cesse que le jour viendra où ses Rois seront de nouveau assis sur le trône impérial de Byzance, et que le sacrifice que la conquête laissa inachevé dans l'Eglise de Sainte-Sophie sera parachevé par les mêmes prêtres; présenter par cette symbolique l'éternité de l'Eglise Orthodoxe et personnifier l'Orthodoxie dans la métropole de Sainte-Sophie comme Jérémie parlait du tabernacle de Jérusalem, voilà quelle fut la conduite constante du clergé Grec.

Il ne changea rien dans la liturgie, pas même la prière d'usage que l'Eglise adressait à Dieu pour son Roi. Et ce Roi n'était autre que le Roi chrétien, car on implorait pour lui les victoires contre les barbares, contre les infidèles. (a)

(a) Nous copions ici textuellement ces prières « Σῶσον Κόρυς τὸν λαόν σου καὶ εὐλόγησον τὴν κληρονομίαν σου, νίκας τοῖς Βασιλεῦσι κατὰ βαρβάρων διωρούμενος, καὶ τὸ Σὸν φυλάττων διὰ τοῦ Σταυροῦ σου πολιτεύματι. — Ὁ ὕψιστος ἐν τῷ Σταυρῷ ἱκεσίως, τῇ ἐπώνυμῳ σου καὶ νικητικῇ πολιτείᾳ, τοὺς οἰκτιρμούς σου δώρησον Χριστὲ ὁ Θεὸς· εὐφρανόν ἐν τῇ δυνάμει σου τοὺς πιστοὺς Βασιλεῖς ἡμῶν, νίκας χορηγῶν αὐτοῖς κατὰ τῶν πολεμίων, τὴν συμμαχίαν ἔχον τὴν Σὴν, ὅπλον εἰρήνης ἀήττητον τρόπον. »

Et cependant c'est ce clergé vraiment auguste que quelques observateurs inattentifs ont traité de bas, rampant, ignorant, superstitieux, etc. etc!! Bas et rampant un clergé qui a protesté tous les jours et dans toutes les églises chrétiennes contre la tyrannie! Ignorant un clergé qui conserva la langue et la nationalité de ce peuple, que tous les potentats de la terre méprisaient! Superstitieux un clergé, qui ayant foi aux promesses de l'Evangile croyait fermement que le jour viendrait où l'Evangile l'emporterait sur le Koran!

Honneur donc au courage malheureux! honneur à ces victimes de la foi de Christ, à ces martyrs si sublimes, car ils n'allaient pas à la mort par ostentation. Ces braves champions de l'Eglise sont aussi dignes de notre respect, du respect de l'univers entier, que le sont les Marathonomaques, les Salaminomaques.

Et non seulement dans l'Eglise, mais encore hors de l'Eglise ce clergé si ignorant, d'après ses détracteurs, a agi avec une politique si fine, que les Talleyrands et les Metternichs de nos jours n'auraient jamais soupçonnée.

Pour séparer les fidèles, autant que faire se pouvait, des Turcs, le clergé orthodoxe s'attirait ses ouailles de tous les côtés et de toutes les manières. Un frère avait-il quelque différend avec un autre de ses frères? c'était l'évêque ou le curé qui s'interposait dans le litige, arrangeait l'affaire et empêchait qu'elle ne fut portée devant le *Cadi*. Demandait-on la rupture d'un testament? c'était encore à l'*aula* de l'Eglise que les chrétiens avaient recours. S'agissait-il d'un divorce? la partie offensée portait sa plainte au pied de l'autel, et le prêtre prononçait tantôt d'après la miséricorde de l'Evangile, tantôt avec le code des lois Romaines. Et ainsi du reste. Et l'indolence des Turcs les laissait faire, sans se douter que le clergé orthodoxe sapait ainsi les bases sur lesquelles reposait leur conquête!



On a dit que le clergé était ennemi des lumières. Mensonge! Il allait au contraire chercher ces lumières à l'occident, et puis revenait dans sa patrie. Mais il les cachait sous son ample tunique noire pour que l'ennemi ne les voit pas; il les cachait même loin des villes, et surtout dans les monastères, où l'oeil des Turcs ne pouvait pas les espionner. Athos, (a) Patmos, les Météores du Pinde, étaient les sources où allaient puiser ceux qui voulaient être initiés aux mystères de la science. Et en cela rendons honneur aux Grecs modernes, qui préférèrent l'air libre des montagnes pour enseigner aux adeptes les mystères de la liberté; car c'est de là qu'on pouvait jouir de toutes les beautés de la nature, et voir à ses pieds se rompre sur les rochers les vagues de la mer furieuse, sublime image de la tyrannie qui les environnait et qui ne pouvait pas les atteindre. Oh! non! jamais les Grecs anciens n'avaient mis une telle poésie dans leur enseignement, car ils n'avaient que des souterrains pour célébrer les mystères d'Eleusis.

C'est là que Miniatis se prépara à lutter avec Bossuet en éloquence sacrée; c'est là que Vulgaris s'escrimait sur l'Enéide de Virgile, et translatait en Grec ses beautés; c'est là que Théotokis étudiait toute la force et toutes les ressources de l'entendement humain. C'est là enfin, que se formèrent les Sougdouris, les Balanos, les Gazès, les Commitas, les Doukas, les Psallidas, les Benjamin, les Vardalaque, les Proïos, les Coumas, les Constantas et mille autres chefs de cette phalange d'athlètes qui préparèrent le glorieux affranchissement de leur patrie.

(a) «L'Athos était regardé comme le chef-lieu de la religion grecque. Cette chaîne de montagnes où, dans les derniers siècles de la Grèce, les philosophes allaient chercher une retraite favorable à la méditation se couvrit de couvents . . . etc. V. Rulhières hist. de Pologne tom. III, liv. 9 p. 297. et Raffeneil, hist. des Grecs modernes p. 175—176.

Et comment pouvons-nous meconnaître les services qu'a rendus à la cause de l'Hellénisme le clergé Grec, lorsque nous avons encore devant nos yeux les derniers de ces hommes vraiment saints, pliés sous le poids des années et de la gloire, les Vamvas, les OEconomos, les Samuel, les Pharmakidés, débris sacrés qui nous rappellent le triste passé et nous annoncent l'heureux avenir de notre chère patrie?

Ce sont les Esdras qui ont rebâti le temple du Seigneur!

III. GOUVERNEMENT ET LEGISLATION.

Nous avons vu quel rang et quelle influence s'acquit le clergé Grec après la conquête, cela nous mène naturellement à l'examen de l'état social des malheureux esclaves.

L'esclavage politique diffère sous plusieurs rapports de l'esclavage domestique, car l'un en enlevant à l'homme son *status civitatis* lui laisse le *status hominis*, tandis que l'esclavage domestique éteint toute la personnalité de l'homme, et fait que la *persona* devienne une chose, *res*, d'après le langage si légal et si expressif des Romains.

La conquête en élevant le Patriarche à la dignité d'*Ethnarque*, rendit aussi les métropolitains ses suffragants une espèce de *missi dominici* dans les provinces. Ils étaient solidaires avec le Patriarche et ses *cofidejussores* dans l'étendue de l'Empire. C'est pourquoi, lors de la pendaison du Patriarche Grégoire, les têtes des métropolitains et évêques tombèrent aux pieds de cette potence sanctifiée de leur sang.

Mais ces métropolitains et évêques avaient besoin de coadjuteurs dans l'accomplissement de leurs fonctions politiques, dont la conquête les avait investis, et la première

d'entre elles c'était le paiement du *Karatch* ou capitation; les *rayas* (a) c'était le troupeau, les évêques devinrent en réalité les pasteurs de ce troupeau, et la métaphore de l'évangile fut ainsi réalisée par la conquête. Or il était tout naturel que les pasteurs prissent soin de payer au Grand-Seigneur le tribut des têtes des troupeaux dont le soin leur était confié. Mais pour la répartition de ce tribut il fallait connaître l'état des fortunes des têtes du troupeau, et comme le *Karatch* était annuel (b), et que le nombre des têtes imposables changeait d'un jour à l'autre, il fallait qu'il existât dans chaque petite communauté de chrétiens un *numérateur*. Ce numérateur donc n'était autre que le *codjabachi* (chef de la communauté) selon l'idiome Turc, ou le *démogéronte* (vieillard ou chef du dème, c'est à dire de la communauté) d'après la dénomination Grecque.

C'est donc à ce besoin fiscal qu'il faut aller chercher l'origine des *démogéronties* pendant la conquête. Ceux qui ont persisté à y voir l'image du *municipe* et de la *curia* Romaine, tombèrent dans une erreur très-grave. Car on n'a qu'à comparer les fonctions si variées et si multiples des *duumvires*, *decemvires*, *curatores civitatis*, *curiales*, *principales*, *defensores civitatis* etc. etc. avec les fonctions si simples et si modestes des *démogérontes*, pour que la différence rejaillisse au premier aspect.

(a) *Raya* est un mot arabe qui signifie troupeau.

(b) Le *Karatch* est imposé à tous les sujets non Mahométans qui ont atteint l'âge de quinze ans. C'est le rachat annuel de leur vie. L'acte que l'on délivre aux chrétiens lors du paiement de leur *Karatch* porte en propres termes, que c'est le prix de la permission qu'on leur accorde de conserver leur tête cette année.

Le *Karatch* était reparté par province indépendamment de sa population, dont on ne tenait aucun compte. Il fallait donc tous les ans repartir le déficit que laissait la mort sur les nouveaux adultes, et comme la population de la Turquie allait décroissante d'un jour à l'autre, la capitation des survivants augmentait toujours.

Outre le *Karatch* ou tribut de la tête qui était perçu au nom du Sultan et qui entrait dans l'*aerarium* impérial, il entrait dans l'esprit de la conquête de percevoir sur les conquis une autre contribution; le tribut perçu sur les fortunes individuelles, et ce tribut, nominativement le dixième des revenus, mais en fait variant de $\frac{1}{5}$ jusqu'à la moitié de la récolte (a) était l'appanage des *spahis* ou cavaliers Tures. Ainsi donc le Grec traité comme une tête de bétail par le Sultan était le serf de la glèbe du *Spahi*.

Mais qu'étaient-ce que ces *Spahis*? Ce n'étaient autre chose que les compagnons du conquérant et leur postérité. D'après le principe barbare de la conquête, le corps aussi bien que la fortune du conquis appartiennent au conquérant. Et nous venons de voir que le corps appartenait au Sultan qui percevait la capitation, et que les impôts perçus sur la fortune des conquis appartenaient à ses compagnons d'armes. Et comme toute conquête est une illégalité flagrante, il s'ensuit que cette illégalité ne peut se prolonger sans les armes; de là donc la nécessité de conserver les milices et les disseminer en colonies militaires, devant vivre sur les terres conquises, dont le partage se faisait après la conquête entre ceux qui y ont pris une part active. C'est ainsi que la propriété des terres appartenant *jure belli* aux soldats Tures, les chrétiens en étaient dépossédés et n'avaient que l'usufruit, et cela seulement tant qu'il y avait dans la famille de l'usufruitier le *vir*, c'est à dire *l'homme*, qui pourrait par son travail faire fructifier cette terre sur laquelle pesait l'impôt de sa fécondité, impôt qu'elle devait payer au nu-propriétaire, qui n'était autre que le *Spahi*. La preuve c'est, qu'à

(a) Et cependant Abou-Haneifa dont la législation est en vigueur dans tout l'Empire Othoman, décide que la terre tributaire doit être dispensée de la dîme, à raison de ce que, par le fait du *Karatch* son usufruitier est déjà chargé d'un impôt assez lourd.

défaut de mâles, le *dominium utile* du conquis se réunissait au *nudum dominium* du *Spahi*, qui pouvait alors en disposer à son gré par droit de *tapi* ou déshérence; car d'après l'expression énergiquement barbare des Turcs, la terre (c'est-à dire la femme comparée à la terre pour la fécondité) *ne peut pas hériter de la terre*.

Ainsi donc deux espèces de contributions pesaient et pèsent encore sur les chrétiens. L'une invariable pour la communauté et perçue au nom du Sultan, l'autre variable et éventuelle perçue pour le compte du *Spahi*, gardien armé du troupeau hostile.

Jusque là la mission des démogérontes chrétiens était bien infime. Mais il était réservé au génie Grec de s'ouvrir une issue à travers les fentes du rocher de l'esclavage qui pesait sur lui.

Les Turcs, hordes incapables de toute éducation, ne connaissant que le métier de brigands, ennemis des arts et des sciences, et en cela essentiellement différents des Arabes, dont ils ne reçurent que la religion toute matérielle, se trouvèrent en quelque sorte dépayés lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec la civilisation de l'Europe, dont ils ne purent pas faire la conquête; et comme leur loi religieuse leur interdisait d'apprendre aucune langue dont se servent les infidèles, il leur fallut des intermédiaires.

Les Grecs saisirent cette occasion favorable.

La chute de Candie, du dernier rempart des chrétiens, donna naissance à l'immixtion des Grecs dans les affaires de la Porte. Kupruli Achmet-vésir avait pour secrétaire un Grec nommé Panajoti natif de Chios. Panajoti, homme de beaucoup d'esprit et avec une connaissance profonde des hommes et des choses, sut se rendre indispensable au plus grand des vésirs qu'eut jamais le Sultanat. Les fonctions du *Drogman* (interprète) lui furent confiées et ils'en acquit à l'avantage de la Porte pen-

dant vingt cinq ans (a). Il mourut en 1673, en léguant à ses compagnons de servitude les plus belles espérances d'avenir s'ils suivaient son exemple.

La route était frayée, et la haute capacité des Grecs aidée de leur génie insinuant, sut l'élargir. C'est ainsi que nous voyons soixante ans après la mort de Panajoti, en 1731, un autre enfant de Chios, Alexandre Mavrocordatos, s'élever à la haute dignité de *Hospodar* ou prince suzerain de la Valachie; et depuis lors si les intrigues des Phanariotes étaient d'un côté la cause des destitutions fréquentes des princes de Valachie et de Moldavie, elles réussissaient toujours d'un autre côté à conserver ces dignités à leur caste (b) pendant à peu près un siècle, savoir jusqu'en 1821 lors de la révolution Hellénique.

Rendons honneur aux efforts que firent les Phanariotes pour répandre parmi leurs compatriotes les lumières de l'Occident, et les relever de leur condition abjecte. La Valachie et la Moldavie devinrent des vastes champs où le génie Grec sut moissonner des connaissances et des richesses. Jetons un voile d'oubli sur leurs fautes, et elles ont été bien grandes ! car ce n'est pas aux frères à faire voir aux étrangers le deuil intérieur et les fautes de leurs frères. Leur gloire est la nôtre, leurs crimes n'appartiennent qu'à ceux qui les ont commis. La Grèce ne revendique-t-elle pas les nobles actions d'Alexandre le Grand, en laissant pour le compte

(a) V. J. M. J o u a n n i n, Turquie p. 281.

(b) Nous appelons les Phanariotes une caste parceque cela a prevalu. Cependant si cette dénomination est vraie sous certains rapports sous d'autres elle est fausse, car le corps des Phanariotes ne se recrutait pas exclusivement dans le Phanar, mais dans toute la Grèce, et tout homme d'esprit ou de talents n'importe son pays natal, ainsi que toute créature des Turcs était de suite admis dans ce corps, où le nouveau venu bientôt se confondait avec les anciens. Ainsi donc point d'aristocratie, car quelle aristocratie peut-il y avoir dans la condition des esclaves?

exclusif de ce héros l'horreur de la mort de Clitus et de l'incendie de Persépolis?

La lumière commençait à rayonner sur les Grecs de l'Orient. Les presses de Constantinople, de Bukarest et de Jassy commencèrent à aider les travaux de la race opprimée, et l'aurore de sa régénération allait poindre.

Le 21 février 1821 le bataillon sacré d'Alexandre Hyspilianti passait le Pruth, et la croix Hellénique prenait possession de l'Empire du croissant.

Comme la lumière partant du foyer se projette avec une rapidité extrême sur la circonférence, de même l'appel aux armes trouva de l'écho dans toute la Grèce. Un mois à peine suffit pour que la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, l'Attique, le Peloponèse, Crète, Samos, Hydra, Spezzia, Ipsara, toute la Grèce enfin, soit sous les armes.

Ici les victoires donnaient plus d'énergie au courage des Grecs, là les défaites excitaient leur vengeance. Ici le 25 mars Germanos, Archevêque de Patras, bénissait les armes des Grecs à Sainte-Laure du Peloponèse, là le 10 avril le Patriarche Grégoire bénissait les cent-mille victimes du désespoir des Turcs.

A Constantinople les firmans, appelant à l'armement général tout l'Islamisme et décrétant la mise à mort de tous les chrétiens, se succédaient par centaines, tandis que le président de la Grèce révolutionnaire, Alexandre Mavrocordatos publiait à Epidaure le 15 janvier 1822 l'acte d'Indépendance, véritable chef d'œuvre de raison et de patriotisme. En voici quelques passages de cet acte à jamais mémorable.

« La nation Grecque prend le ciel et la terre à témoin que, malgré le joug affreux des Othomans qui la menaçait d'une ruine entière, elle existe encore Après avoir repoussé la violence par le seul courage de ses enfans, elle déclare aujourd'hui devant

» Dieu et devant les hommes, par l'organe de ses repré-
 » sentants légitimes réunis en congrès national convo-
 » qué par le peuple, SON INDEPENDANCE POLITIQUE.

» Descendants d'une nation distinguée par ses lumiè-
 » res et par sa douce civilisation, vivant à une époque
 » où cette même civilisation répand, avec une profusion
 » vivifiante, ses bienfaits sur les autres peuples de l'Eu-
 » rope, et ayant sans cesse le spectacle du bonheur dont
 » les peuples jouissent sous l'égide protectrice de la loi,
 » les Grecs pouvaient-ils rester plus longtemps dans un
 » état aussi affreux qu'ignominieux, et voir avec apa-
 » thie le bonheur qu'ils sentaient que la nature a égale-
 » ment réservé à tous les hommes ? Des motifs si puis-
 » sants et si justes ne pouvaient sans doute que presser
 » le moment de réveil, où la nation, pleine de ses souve-
 » nirs et de son indignation, devait réunir ses forces
 » pour revendiquer ses droits et venger la patrie d'une
 » tyrannie dont rien n'égale l'horreur.

» La force brutale de quelques hordes barbares qui,
 » sans être jamais provoquées, vinrent, précédées du car-
 » nage et suivies de l'esprit de destruction, s'établir au
 » milieu de nous, pouvait-elle jamais être légalisée par
 » le droit des gens de l'Europe ? Les Grecs, sans l'avoir
 » jamais reconnue, n'ont jamais cessé de la repousser
 » par les armes, toutes les fois qu'une espérance ou des
 » circonstances favorables se sont présentées.

» Partant de ces principes, et sûrs de nos droits, nous
 » ne voulons, nous ne réclamons que notre rétablisse-
 » ment dans l'association Européenne, où notre religion,
 » nos mœurs et notre position nous appellent à nous
 » réunir à la grande famille des chrétiens, et à repren-
 » dre parmi les nations, le rang qu'une force usurpa-
 » trice nous a ravi injustement. C'est dans cette
 » intention aussi pure que sincère, que nous avons
 » entrepris cette guerre, et nous marchons d'un commun

» accord à notre délivrance, avec la ferme résolution de
 » l'obtenir ou d'ensevelir enfin à jamais nos malheurs
 » sous une grande ruine digne de notre origine qui,
 » dans ces calamités, ne fait que peser davantage sur nos
 » coeurs. » (a)

Qu'on ouvre l'histoire du monde et qu'on nous trouve
 une page plus éloquente, plus belle, plus sublime que
 celle que nous venons de transcrire !

Et cependant l'on croyait mort à jamais ce peuple Hellénique si chrétien dans ses malheurs si grand à son réveil.

Qu'on porte après le regard sur ses quatre constitutions qui le régèrent successivement depuis 1822 jusqu'à ce jour. On y trouvera tous les principes dont une liberté séculaire et féconde dota l'Angleterre et les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. On y trouvera même plus, on y lira l'article 9 de la constitution d'Astros de 1823, reproduit littéralement dans les constitutions subséquentes, et portant ces mots « Dans l'État Hellénique
 « L'HOMME ni se vend ni s'achète. Les esclaves de
 « tout sexe et de toutes les religions deviennent LIBRES
 « dès qu'ils ont mis le pied sur le territoire Hellénique. »
 Y-a-t-il un article semblable à celui-ci dans une constitution antérieure d'aucun autre peuple ?

Et quel peuple plus que le peuple Grec pouvait apprécier la LIBERTÉ ?

Mais reprenons la marche des événements.

La Grèce sortit victorieuse mais brisée de cette lutte gigantesque qu'elle soutint pendant sept années consécutives contre ses tyrans. Elle sentait bien qu'elle avait besoin de repos. Elle ouvrit donc ses bras au président Capodistrias.

Cet homme éminent aimait certainement la Grèce, car elle lui avait donné le jour, mais il l'aimait à sa manière. Elevé à la cour despotique de la Russie,

(a) V. A. M a m o u k a s, recueil T. II p. 43 et suiv.

et n'ayant été naturalisé citoyen de Genève qu'à un âge bien avancé, la liberté de l'Helvétie ne put déraciner de son coeur l'esprit despotique dont il s'était imbu à St-Petersbourg. Il crut donc que, pour que sa mère reprenne ses forces épuisées, il devait l'enchaîner et la tenir par ce moyen dans un repos absolu. Médecin de son état, il écarta du lit où gisait sa mère tous les médecins que la bienveillance des trois cours avait présentés. C'est ainsi qu'il écarta tant d'autres princes, et surtout le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, que la Providence réservait pour faire le bonheur des Belges.

Capodistrias resta victime de son erreur.

Mais après sa fin déplorable on suivit malheureusement, à l'égard de la Grèce la même diète que le défunt avait prescrite.

À un pays qui avait besoin d'un HOMME dans toute la force de ce terme, on donna pour le gouverner une Régence Etrangère.

À un pays qui venait de naître à la liberté, qui fit de si grandes choses par la liberté, on donna le régime absolu.

À un pays qui n'en avait pas trop du concours de tous les patriotes, on donna une régence Bavaroise qui ne se souciait que de ses propres intérêts.

À un pays enfin, que ne purent contenir dans l'esclavage les armées nombreuses du Sultan, qui y trouvèrent leur tombeau, on envoya pour le contenir dans l'obéissance, dix-mille soldats, la plus part recrutés parmi les Juifs de Bavière.

Qu'en résulta-t-il ?

Le gaspillage de l'emprunt de soixante millions de francs par les Bavaois, sans qu'il en restât d'autre trace en Grèce qu'un lion grossièrement sculpté dans un rocher près de Nauplie, pour témoigner de la mort de l'armée

Bavaroise, qui fut détruite presque en entier pour avoir mangé trop de concombres arrosés de libations copieuses de vin d'Argos.

Le pouvoir Royal déprécié jusqu'à forcer la nation à se rendre en armes sous le palais du Roi pour obtenir dans la mémorable nuit du 3 Septembre une constitution promise et toujours remise, et des institutions politiques conformes à ses penchants, à son passé, à son avenir.

Les revenus publics amoindris par la mauvaise gestion des finances par des mains inexpérimentées. Le pays s'en ressent encore et s'en ressentira toujours jusqu'à ce que cet état de choses vienne à changer.

La vaniteuse folie des splendeurs des cours substituée à l'économie parcimonieuse qui était dans le naturel des Grecs, et que Capodistrias connaissait si bien.

Le scandale de voir que ce n'était pas la capacité qui portait aux faveurs du pouvoir mais la bassesse.

La violation de la Justice par des ministres soi disant de la Justice, qui osèrent profaner le sanctuaire où elle siégeait, en se rendant en uniforme et escortés de licteurs pour violenter la conscience de juges intègres tels que les Polyzoïdes et les Terzetis, qui préférèrent perdre les faveurs du pouvoir, et courir les plus grands dangers plutôt que de céder à des ordres iniques. Que n'auraient fait de tels ministres s'ils eussent trouvé des Jeffreys parmi les Grecs?

La démoralisation d'une nation si fière qui se voyait contrainte à ramper aux pieds d'un certain Graff, d'un certain Spiss, d'un certain Hess, et d'autres hommes de cette trempe qui étaient devenus les dispensateurs des faveurs du pouvoir, et qui faisaient à leur gré la pluie et le beau temps.

Les Colocotronis, les Plapoutas, les Turcophages et tant d'autres généraux de notre glorieuse indépendance entraînés de la prison devant les cours martiales, et de

celles-ci, qui les condamnaient à mort, ramenés par grâce Royale dans les prisons, d'où les faisait sortir tout brisés et meurtris une autre grâce Royale.

Les Coundouriotis, les Mexis, les Zaïmis, les Buduris, les Miaulis mendiant presque leur pain quotidien, car leurs richesses ils les sacrifièrent sur l'autel de leur patrie sans songer à l'avenir de leurs familles.

Voilà ce dont dota la Grèce un pouvoir absolu qui la régit pendant dix ans de 1833—1843.

Mais Callergi ramassa les débris du livre d'or de la nation et lui rendit ses droits dans une seule nuit.

Le soleil s'était couché le 2 Septembre sur une nation asservie, en se levant le 3 Septembre il dora de ses rayons le front d'un peuple libre.

L'assemblée nationale fut convoquée et quelques séances lui suffirent pour achever son oeuvre.

La constitution fut jurée par le Roi le 18 Mars 1844.

Il y aura bientôt dix ans. Trois législatures vinrent tour à tour s'asseoir sur les bancs de l'assemblée constituante. Et cependant, nous sommes honteux de le dire, l'esprit de la constitution fut faussé.

La nation Hellénique et les peuples de l'Europe étaient en droit d'attendre autre chose de ces législatures, car on ne s'attendait certes pas à trouver chez les élus du peuple une abnégation si complète de leur amour propre, une docilité si grande aux ordres de la camarilla.

Est-ce que la nation des Hellènes aurait dégénéré de sitôt ?

Nullement ! pas plus qu'elle ne dégénéra pendant les longs siècles de son esclavage, et les dix années de pouvoir absolu qui précédèrent la constitution.

Les causes de cet assoupissement il faut les chercher dans les circonstances.

Nous avons vu des députés baisser les yeux devant les reproches que des hommes libres leur adressaient

au nom de la patrie. Nous les avons entendus cherchant à justifier leur inaction par leurs besoins propres.

Honteux subterfuge ! Mais à qui la faute ? A ceux qui mirent les splendeurs éblouissantes d'une cour devant des yeux que la pauvreté rendaient incapables à en soutenir l'éclat. Et c'est ainsi que se réalisèrent les paroles prophétiques de la tribune française « La monarchie est un grand chêne qui a besoin d'un terrain profond. Celui de l'Attique et de la Morée ne peut nourrir ni les géants du règne végétal, ni ceux de l'ordre politique.

» A Athènes que lui avez-vous laissé, négociateurs de la conférence ? Etait-ce une dérision que de l'exposer au mépris, tenant pour sceptre un roseau, comme le Christ au prétoire ?

» Il faut à une Monarchie une cour, une armée, un trésor, des fonctionnaires salariés. Où trouverez-vous tout cela dans un pays sans culture, sans industrie et presque sans population ?

» Une nacelle devient-elle imposante comme un vaisseau de ligne, parce qu'elle porte le pavillon amiral ? Telle est la Grèce actuelle.

» Non, les hommes qui sortent de l'esclavage ruinés mais vainqueurs, ne demandent point le prouvoir absolu. Ils ont tous donné leur sang, ils demandent tous des droits. Ils n'ont plus que des ruines ; ils n'aspirent qu'au nécessaire. Le luxe est chez eux un contre sens, et le faste une insulte ».(a)

A ses paroles si éloquemment expressives d'un homme qui a si bien connu les Grecs, parce qu'il avait séjourné chez eux pendant de longues années, nous n'avons que quelques mots à ajouter. Ou il fallait donner à la Grèce telle qu'elle est un gouvernement semblable à celui de

(a) V. le discours de Mr P. David député du Calvados à la chambre des Députés dans la séance du 24 Janvier 1844.



l'Helvétie, dont le pays et les mœurs ont tant de ressemblances avec le nôtre, ou si l'on voulait à toute force nous donner un Roi, on devait nous assigner pour capitale Constantinople.

Qu'on compare, pour s'en convaincre, le caractère des Grecs sous l'administration de Capodistrias dans sa petite maison de Nauplie pour palais, avec la démoralisation actuelle des Hellènes en présence des hautes murailles, des parois et les lambris dorés et des vastes jardins du palais royal d'Athènes. Et cependant Nauplie était alors la capitale de Candie, de Samos et de tant d'autres contrées Helléniques aussi bien que la capitale du Peloponèse. Quelle vie, quelle indépendance transpiraient alors de tous les pores de la nation ! La Grèce avait alors des vaisseaux et des frégates quoique sortant d'une guerre si désastreuse pour elle, aujourd'hui pour toute marine elle n'a qu'une corvette ! La Grèce avait alors des revenus qui non seulement suffisaient à tous ses besoins, mais qui lui avançaient même pour fonder une banque et des institutions d'enseignement public et pieuses, telle que l'Orphanotrophe d'Aegine ! La Grèce avait alors une armée triple de celle qu'elle a aujourd'hui et pas un brigand, tandis que la régence Bavaroise, pour avoir plus d'argent à gaspiller et à solder les paies des soldats juifs de Bavière licencia l'armée nationale, et força ainsi quelques uns de nos braves à demander au brigandage leur subsistance !

Qu'on ne tire donc pas des arguments contre nous de notre état actuel. Car les peuples, comme les enfants, en faisant leurs premiers pas sans appui et sans direction, sont naturellement exposés à des accidents plus ou moins graves. Mettrait-on pour cela en question s'il vaut mieux les laisser éternellement affublés de bourrelets et suspendus aux lisières, que de leur apprendre à leurs dépens à marcher en hommes ?

BIBLIOTH. H.
M. Q. A. T. A. T. S.



Τιμᾶται Δραχ. 4, 50.





ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΠΑΛΑΤΩΣ